

Délaissant les grands axes, j'ai pris la contre-allée

A. Bashung et J. Fauque

*Paradoxalement, les institutions devraient garantir le droit
à la fragilité des individus. Le droit, en somme, de ne pas
renoncer à sa propre humanité...*

Roberto Scarpinato

LA MORELLE NOIRE

TERESA MOURE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR MARIELLE LEROY

Titre original : *Hierba Mora*

© Teresa Moure, 2005

© Hoja de Lata Editorial S. L., 2021

© (éditions) La Contre Allée (2024) pour l'édition française

Collection LA SENTINELLE

PARTIE 1

CHRISTINE DE SUÈDE



1.

En ce printemps, Stockholm peine à se réveiller de sa léthargie hivernale. Les oiseaux n'ont pas encore fait leur réapparition, encore moins les fleurs et les papillons, les arbres ont conservé leur nudité et on dirait même que les jours ont du mal à s'allonger après un hiver aussi rude que celui qui s'est abattu sur ces terres bénies du septentrion. La nuit tombe sur la place Stortorget, au plein cœur de la ville. Et, bien qu'il ne soit pas plus de cinq heures de l'après-midi, la couleur ocre jaunâtre du quartier perd progressivement de son intensité et, d'ici quelques minutes, elle paraîtra aussi terne que les eaux qui circulent sous les ponts de la ville, aussi grise que les eaux qui viennent de passer, aussi froide que ces eaux qui, maintenant, précisément, affluent vers la mer pour, dans un instant, s'y fondre. Avec un paysage si morne en arrière-plan, et cet air glacial qui cingle le visage des passants, ce sont, par la force des choses, des pensées noires qui agitent l'esprit. Jamais nous ne reverrons passer les eaux de ce fleuve. Car Stortorget, cette place entre deux ponts, est une place d'une profonde tristesse, marquée par la violence. Même si aucun monument n'en témoigne, elle fut en d'autres temps le théâtre d'un crime qu'on désigna à Stockholm

comme « Le Bain de Sang ». Au mois de novembre 1520, le roi danois Christian II assiégea jusqu'à sa capitulation le régent suédois Sten Sture le Jeune, et les Suédois se virent contraints d'accepter Christian II comme souverain. Ce dernier promit une amnistie et fit organiser un incroyable festin dans la forteresse de Tre Kronor. Et après avoir ri et bu, dansé, sangloté, trinqué, juré ; après avoir aimé et somnolé, bu et mangé à nouveau, s'être embrassés ; après avoir joui en somme de la fortune d'être vivants, le troisième jour, alors que les festivités touchaient à leur fin, tous les participants furent arrêtés et accusés d'hérésie. Le lendemain matin, plus de quatre-vingts citoyens, pour la plupart des nobles, furent décapités sur cette même place, désormais et pour toujours place de la douleur et de l'orgueil blessé. Certes, aujourd'hui le sang ne flotte plus dans les canaux de Stockholm, mais la méfiance avec laquelle les Suédois regardent les étrangers agit comme un rappel. « Nous ne nous baignerons plus dans les mêmes eaux, car la traversée, définitivement, a déjà eu lieu. » Ces pensées n'émanent pas du paysage ; elles proviennent d'une tête humaine qui projette son ombre allongée sur les eaux. Non, à vrai dire, c'est plutôt le corps dans son ensemble, grand et élancé, qui projette cette silhouette allongée, car en définitive la tête n'est qu'une toute petite partie de cette ombre chinoise ; la partie sans doute la moins représentative car, avec cette lumière mortifère de fin de journée, c'est le bas du corps qui se détache, élargi, sur le coucher du soleil. Une figure humaine qui s'appuie sur le parapet d'un pont, peu importe lequel. On ne peut distinguer les mains maigres, aux doigts très longs et très fins, car elles sont gantées. Il est donc difficile de savoir si cette silhouette appartient à un homme ou à une femme.

Les vêtements sont amples, ce sont des vêtements chauds, riches et bien coupés, mais sans ostentation. Ni liseré ni volant dans la partie inférieure qui trahirait une dame. Pas non plus de moustache ou de barbe, ni de culottes courtes tombant sur des bottes ou de chapeau surmonté d'une plume qui trahirait un gentilhomme. Cela pourrait être un jeune homme ou une jeune femme ; en tout cas pas un vieil homme ni une femme âgée, et pas non plus un adolescent ni une adolescente ; ce n'est pas un visage venu d'ailleurs, d'une autre couleur. La personne accoudée au parapet du pont, tout en regardant passer les eaux, se demande : Pourquoi n'avons-nous pas conscience de ces eaux en train de couler avant de les voir clapoter sur les pierres, un niveau en dessous d'où nous nous trouvons, quand nous ne sommes plus en mesure de les appréhender ? De telles pensées suggéreraient qu'il s'agit d'un homme, car le cerveau d'une femme, c'est bien connu, est plus enclin à la bagatelle qu'à la réflexion, d'autant plus si la réflexion est aussi sérieuse et profonde. La silhouette accoudée au parapet du pont est une personne triste. Ou, si l'on préfère, c'est une personne, et en plus elle est triste. Voilà tout ce que l'on peut dire d'elle. En dehors du fait, bien sûr, qu'elle porte une cape en laine noire qui descend jusqu'aux chevilles et une capuche bien enfoncée sur la tête. Comme un moine, exactement pareil. Et, cependant, n'importe quel observateur attentif devinerait qu'il ne s'agit pas d'un moine : les vêtements n'expriment pas la pauvreté, le regard est trop rebelle pour accepter la moindre obéissance, et, enfin, il vaut mieux écarter le sujet de la chasteté, en ces temps où les impudiques de la vie exemplaire abondent, tout comme les personnes vertueuses faméliques. Quoi qu'il en soit,

ces lèvres, celles de cette silhouette humaine accoudée au parapet d'un pont de Stortorget, sont bien arrogantes et ne semblent pas être faites pour être dévorées par les vers sans avoir été auparavant tempête, nid, grotte, sans avoir cherché et reçu. Pour le reste, le visage est équilibré, avec des pommettes marquées et un nez un peu long, un visage ni vraiment beau ni vraiment laid qu'on veillera à qualifier sans excès, tout en retenue. On ne peut juger des yeux, en effet le revers de la cape, comme une capuche, sans les recouvrir directement, ne permet pas de les voir clairement, ce qui leur confère un certain mystère. Cette silhouette, ainsi seule, sur le pont, pourrait correspondre à un templier tout juste arrivé de Jérusalem et qui garderait le secret le plus précieux. Elle pourrait également être celle d'un prisonnier venant de s'échapper. Ou encore, pourquoi pas, celle d'un artiste cherchant l'inspiration dans ces eaux qui circulent et se poursuivent sans jamais se rattraper. Cette silhouette sur le pont pourrait correspondre à de nombreux personnages, et c'est la difficulté à lui donner des attributs qui gêne l'observateur. Car pour qui aperçoit, par exemple, une jeune femme avec deux enfants accrochés à ses jupes, il est facile de deviner qu'il s'agit d'une mère se dépêchant de traverser la place pour être au chaud à la maison avant de prendre froid. Mais une silhouette comme celle que nous apercevons aujourd'hui à Stortorget est indéfinissable, indépendante, et c'est ce qui finit par agacer. La silhouette, comme si elle se sentait peu acceptée par les passants, plus rares néanmoins à cette heure, se retourne et commence à marcher. Le mouvement donne de la grâce à son allure. La silhouette élégante et graphique déambule dans les vieilles ruelles de Stadsholmen, la plus grande île de

Gamla Stan. Soudain, comme mue par un ressort, elle fait volte-face pour se diriger d'un pas assuré vers le château de Tre Kronor, alors résidence des monarques suédois. Car la silhouette qui contemplant le flux triste des eaux n'est pas un homme, mais une femme, jeune, et surtout ce n'est pas une silhouette quelconque, c'est la reine de Suède en personne. Que peut-elle bien faire là-bas seule ? Et à ces heures ! Serait-elle folle ?... Sûrement, elle doit être folle. Elle s'appelle Christine.

2.

Du *Livre des Femmes* d'Hélène Jans

Herbe appelée achillée millefeuille, armoise bâtarde, herbe aux charpentiers ou saigne-nez (*Achillea millefolium*)

Herbe modeste, couronnée de capitules de fleurs de couleur blanche, lilas ou rose, que vous pourrez trouver sur des tertres, dans des prairies ou des bois. Vous récupérez les tiges avant qu'elles ne durcissent, ainsi que la fleur, et vous ferez sécher la touffe dans l'obscurité. Certains écrasent les fleurs jusqu'à en extraire un *oleum* bleuté, mais moi je préfère les utiliser dans des infusions à préparer avec deux cuillerées d'achillée par tasse. Vous en donnerez aux enfants en cas de diarrhée, et en plus grande quantité quand il s'agira de soulager les douleurs des femmes. Une fois l'infusion préparée, il faudra la boire le jour même, car dès le lendemain elle aura perdu ses propriétés curatives à cause des rayons du soleil qui la corrompent, comme tout le reste. Faites montre de prudence, n'en buvez ni en grande quantité ni sur une longue période, sous peine de vous mettre à rêver de

liberté et d'être gagnées par une envie tenace de voler. Vous pouvez également en faire des compresses pour soigner des plaies purulentes ou laver les parties pudendaes des femmes. Par deux fois j'ai fait l'expérience de rincer avec des compresses ainsi ointes mes mains abîmées par le labeur quotidien. Les blessures guérissent rapidement, bien que, comme on ne s'attaque pas véritablement au mal mais plutôt au symptôme, elles réapparaissent de temps à autre. Malgré tout, on peut recommander cet usage, sans trop d'enthousiasme toutefois, car il ne faut bercer personne de l'illusion de guérisons qui jamais n'arriveront.

3.

Pourquoi donc est-ce que tout le monde lui disait que la vie continuait ? Pourquoi tous s'entêtaient à la consoler, elle, qui ne voulait pas l'être ? Cette douleur ne cesserait jamais et elle ne désirait pas non plus qu'elle cessât, car la mort n'est pas un épisode insignifiant, dont on devrait se tenir éloigné, bien à l'abri. Au contraire, comme une barque tanguant sur les flots, elle se trouvait au large de la mort, même si c'était de sa mort à lui dont il était question, et non de la sienne. Qu'il était heureux que le printemps fût en retard cette année-là, car s'il y avait bien quelque chose qu'elle redoutait, c'était de voir poindre peu à peu ces jolis crocus, jaunes, roses, violets, rouges, orangés, qui habilleraient la terre de toutes les couleurs, cette même terre qui était en train de dévorer son corps, et qui continuerait implacablement jusqu'à ce qu'il ne reste de lui plus la moindre trace ; jusqu'à ce qu'il ne reste, pour seules marques de son passage dans ce monde, que les souvenirs de ceux qui l'avaient connu, ou toutes ces pages emplies de ses pensées. Consignées de sa propre main, songea-t-elle. C'est pourquoi aujourd'hui elle s'était mise à écrire ; pour que sa présence persiste dans les mémoires. En fait non, plutôt parce qu'elle, Christine, ne pouvait

faire autrement qu'écrire. Comme elle l'avait toujours fait. Et d'autant plus aujourd'hui que la douleur ne lui permettait pas de dormir et encore moins de parler, gouverner ou rire. Elle aimait écrire, bien qu'en réalité il ne s'agît pas tant d'une affaire de goûts que d'une inclination naturelle qu'il eût été illusoire de contrarier. Quand quelqu'un aime cuisiner, personne ne lui demande si elle cuisine pour améliorer le régime alimentaire des siens, pour en faire état en société ou par gourmandise. Cela lui plaît, tout simplement, sans qu'on ait à retourner la question dans tous les sens. Eh bien c'est exactement la même chose pour elle : elle ne peut pas lutter contre cette force obscure qui la pousse à prendre la plume, comme d'autres sont poussés vers d'autres plaisirs. Mais écrire... écrire... c'est autre chose. Surtout si vous êtes une femme. Et une reine de surcroît. Et, pire encore, jeune et en âge de se marier. « Mais vous écrivez, c'est merveilleux, ça !¹ » s'exclamaient ses courtisans, et immédiatement elle comprenait que tant d'entrain ne pouvait provenir que d'une désapprobation forte, ouverte et absolue. En effet la reine n'avait-elle rien de mieux à faire que d'écrire ? Christine souriait avec amertume, car elle, d'apparence froide et distante, aurait aimé que tous l'acclament, comme ils le faisaient quand elle se présentait au balcon de Tre Kronor, mais qu'ils l'acclament, elle, la Christine authentique, et non le symbole du pouvoir qu'elle traînait péniblement. Christine avait soif de sincérité. Et la sincérité n'était pas une herbe qui poussait dans son environnement. Ses sujets la respectaient, voire l'aimaient à leur manière, froide et distante, et de son côté elle avait appris à se comporter comme

1 . En français dans le texte original. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

le lui avaient enseigné les cinq sénateurs à qui avait été confiée son éducation. À l'époque, le pays ne vivait pas ses meilleurs moments. Quand, en 1611, son père Gustave II Adolphe, paix à son âme, monta sur le trône, la Suède était en guerre contre la Russie, la Pologne et le Danemark. Néanmoins, tout au long de son règne, le pays avait assis son influence sur la Baltique et Stockholm était devenue cette belle ville qu'elle est encore aujourd'hui. Belle... et politique, pensa Christine. Mais en 1630, il y a vingt ans de cela, le magnanime et injustement peu reconnu Gustave II Adolphe avait décidé d'intervenir du côté des protestants dans cette maudite guerre de Trente Ans, se cachant derrière le prétexte de la religion. La Suède remporta alors plusieurs victoires militaires successives, mais paya également un lourd tribut dans la poursuite de ce conflit onéreux et usant. En 1632, durant la sanglante bataille de Lützen, le roi lui-même perdit la vie et elle, cette petite fille de six ans, dut s'asseoir sur un trône d'où ses pieds menus de poupée royale n'atteignaient pas le sol. C'est peut-être pour cette raison qu'en tant que reine, elle n'avait jamais pu toucher terre ; toujours perdue dans ses papiers, toujours à éviter les intrigues de la cour, si bien qu'elle pouvait à tout moment se faire mordre les mains par tous ces chiens lâchés dans son palais. Elle régnait en méditant, en apprenant, et en étudiant. Cependant, bien qu'ils fussent nombreux à lui attribuer une habileté supérieure parmi ceux qui avaient tenu les rênes de la Suède, tout au moins dans la gestion des affaires, les critiques étaient constantes. Au sujet de bagatelles ou de questions importantes. Quelques années auparavant, elle avait été acclamée comme l'artisan ayant initié et entériné la paix et pourtant, soudainement, ces derniers mois l'opinion

publique la calomniait en l'accusant d'avoir dépensé la somme rondelette que les Cercles de L'Empire avaient dû payer pour contenir les troupes après la Westphalie. Pourtant, depuis la première célébration de son accès au trône, ce n'était pas en bals ou en défilés, ni en palais ou festins, non plus en bijoux ou étoffes, en rien qui pût rendre compte de la grandeur de la Suède, dont elle était la figure suprême depuis dix-sept ans et qu'elle gouvernait depuis six – soit dit en passant, plus facile à dire qu'à faire –, qu'elle dépensait autant d'argent. Non, Madame dépensait l'argent en achetant des livres rares et en invitant des érudits à la cour. Maudite soit-elle ! Car, parmi les malheurs qui peuvent frapper un pays, avoir une reine savante n'est pas des moindres. Elle appréciait peu avoir son nom sur les lèvres de tous. Elle aurait davantage apprécié qu'on la laisse en paix, qu'on la laisse se jeter du pont et voir comment les eaux, qui ne sont jamais les mêmes, la baigneraient, lui purifieraient l'âme, lui caresseraient les cheveux. Ces eaux, qui descendent joyeusement et qu'elle regarde depuis les ponts de Stortorget, pourraient la laver et l'avaler. Mais non, elle n'était pas stupide. Elle ne voulait pas mourir. Même si jamais il n'allait revenir. Même s'il s'avérait si difficile de distinguer à nouveau le froid du chaud. Même si le plaisir n'apparaissait plus aussi attrayant ni la souffrance aussi asphyxiante, car la douleur finit par endormir, comme une drogue... Même si personne, nulle part, ne pouvait comprendre une jeune reine amoureuse d'un philosophe qui n'était ni beau, ni riche, ni jeune, ni complaisant, ni courtisan, ni noble, ni suédois, ni protestant... qui était mort et qui, de surcroît, jamais de son vivant n'avait même effleuré un bout d'étoffe de ses vêtements.